

---

# L'itinéraire critique de Gilles Marcotte

---

François Dumont  
*Département des littératures et CRILCQ<sup>1</sup>*  
*Université Laval*

La prose d'idées québécoise a souvent été radicale dans ses affirmations comme dans ses refus. En effet, les programmes idéologiques et les réactions d'opposition, d'Ignace Bourget à Jean Larose, apparaissent souvent comme des dialogues de sourds, les adversaires ne se concédant l'un à l'autre aucune légitimité. Il y eut bien sûr des exceptions, comme Robert Élie ou André Laurendeau, qui tentèrent de favoriser le dialogue en leur temps. Depuis un demi-siècle, Gilles Marcotte, par sa pratique de la critique littéraire, me paraît jouer un rôle décisif en ce sens, non en conciliant des extrêmes pour proposer un juste milieu, mais en adoptant une véritable attitude de médiation. Celle-ci, résume Jean Caune, réunit deux fonctions : « d'une part, établir des liens entre les hommes, dans le temps présent et à travers les générations ; d'autre part, introduire la visée d'un sens qui dépasse la relation immédiate pour se projeter vers l'avenir » (Caune, 1999 : 12). Chez Marcotte, nous verrons que la deuxième fonction reste marquée par la circonspection, même si elle se révèle très présente : le critique préfère les questions aux réponses et il vise davantage à faire entendre d'autres voix qu'à faire valoir la sienne.

L'œuvre de Gilles Marcotte, peu étudiée même si son importance a souvent été soulignée, est riche et abondante. Elle comprend à ce jour six ouvrages de prose narrative et huit ouvrages de critique, auxquels s'ajoute la direction d'ouvrages collectifs. Je laisserai ici de

---

1. Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise.

côté la fiction et je me limiterai à trois ouvrages de critique qui permettent de saisir les principales étapes de l'itinéraire : *Une littérature qui se fait* (1962), *Littérature et circonstances* (1989) et *Le lecteur de poèmes* (2000). Dans ces trois recueils, l'auteur organise des travaux antérieurs déjà parus pour la plupart sous forme d'articles et il situe son travail dans un texte liminaire en dégageant les enjeux qui lui paraissent essentiels.

## LA CRITIQUE COMME ACCOMPAGNEMENT

Lorsque Gilles Marcotte fait son entrée en critique, dès la fin des années 1940<sup>2</sup>, c'est en tant que journaliste. Il a souvent insisté lui-même sur le rapport aux circonstances que ce métier lui imposait et qu'il a continué de cultiver lorsqu'il est devenu professeur au Département d'études françaises de l'Université de Montréal en 1966 (sur cette continuité, voir par exemple Popovic, 1996 : 17). Aujourd'hui encore, Marcotte tient une chronique au quotidien *Le Devoir* et une autre au mensuel *L'Actualité*. Même si certaines de ses études comptent parmi les plus pénétrantes du domaine littéraire québécois – *Le roman à l'imparfait* (1976), notamment –, elles adoptent elles aussi le ton journalistique, et les fondements savants y sont en général très discrets. Cette tonalité n'est pas uniquement une habitude de journaliste : elle correspond à une attitude critique selon laquelle l'interprète du texte parle aussi au nom de la communauté des lecteurs. Dans les premiers textes critiques, cette communauté correspond à la nation.

*Une littérature qui se fait* réunit des études exclusivement consacrées au corpus canadien-français, lequel est constamment situé par rapport au milieu. Marcotte utilise volontiers un « nous » national, répétant souvent que les textes littéraires renvoient au destin de la communauté canadienne-française :

La poésie canadienne-française, écrit-il par exemple, est une curieuse et passionnante histoire : *notre histoire* [...] [Les poètes] ont eu leur mot à dire dans les débats de la conscience canadienne-française ; ils l'ont dit

---

2. Le premier article de Gilles Marcotte est paru dans *Le Devoir* en 1948 (Charbonneau et Sicotte, 1996).

du mieux qu'ils pouvaient, et si la pauvreté de leurs moyens littéraires rend à nos yeux leur œuvre caduque, c'est peut-être que nous ne savons pas les lire, que nous ne savons pas déceler derrière leurs pauvres mots une réalité à laquelle nous demeurons présent (Marcotte, 1962 : 71-72).

On voit que le jeune Marcotte lit au nom de la communauté nationale contemporaine et que c'est encore elle qu'il cherche dans les textes du passé. Son livre, nettement inscrit dans l'esprit de l'époque, se veut une sorte de commencement collectif. Or ce commencement est aussi une suite, la réponse à d'autres voix critiques : d'abord, à la tradition cléricale représentée par Camille Roy ; ensuite à l'attitude de l'aîné immédiat, Jean Le Moyne.

Avant Gilles Marcotte, le critique de la littérature canadienne-française le plus influent est sans conteste Camille Roy, qui prend le relais d'Henri-Raymond Casgrain. Dans les années 1860, Casgrain estimait que la « littérature canadienne » était sur le point de naître : « L'activité littéraire qui se manifeste de toutes parts, écrivait-il en 1866, en fait pressentir l'avènement, ou, du moins, en laisse naître l'espérance » (Casgrain, 1884 : 353). Cet avènement devait, selon lui, être balisé, car la « nation canadienne » avait besoin d'un « ferme rempart » (Casgrain, 1884 : 375), celui de la permanence du passé. En 1904, Camille Roy reprend ces perspectives, en valorisant lui aussi la tradition, de façon plus souple que l'abbé Casgrain, sans doute, mais en estimant toujours que le véritable accomplissement de la littérature nationale est à venir et que la critique doit orienter l'inspiration des écrivains vers le passé. Car il faut, selon lui,

dire l'âme canadienne [et celle-ci] ressemble [...] encore et beaucoup à l'âme française qu'ont ici apportée les vaillants colons du dix-septième siècle [...] Par [des] traditions conscientes ou quelquefois machinales, qui sont le fond de notre esprit, poursuit-il, nous nous rattachons étroitement à la France très chrétienne, à celle qui a précédé ou qui n'a pas fait la Révolution (Roy, 1907 : 358).

La fonction de la littérature est dès lors une fonction de conservation :

Les efforts que nous avons faits pour conserver ici notre langue et nos traditions seraient-ils [...] assez complets, si nous ne cherchions pas à développer une littérature qui contribuât pour sa part à perpétuer cette langue, et à la préserver de toute dangereuse corruption ? (Roy, 1907 : 375).

Dans cette tradition cléricale, le grand absent est le temps présent : les voix actuelles sont renvoyées aux prédécesseurs et au futur utopique, n'ayant aucun poids en elles-mêmes. C'est à cette forte tradition que s'oppose le titre même du premier ouvrage de critique de Gilles Marcotte : il s'agit de mettre le présent au centre de l'Histoire.

L'autre voix à laquelle répond implicitement Gilles Marcotte dans *Une littérature qui se fait* est celle de Jean Le Moyne. Un an avant le recueil de Marcotte, et dans la même collection<sup>3</sup>, paraissait *Convergences*, considéré dès 1961 comme un essai de tout premier plan. Jean Le Moyne était un collaborateur de *La Relève* et de *Cité libre*, et la publication de son livre apparaissait au début des années 1960 comme une réaffirmation de certaines positions fermes, notamment contre la mentalité canadienne-française. Hostile au nationalisme canadien-français qu'il voit comme un enfermement étroitement familial, Le Moyne admire et déteste intensément. Sa détestation trouve un objet privilégié dans la littérature canadienne-française, à laquelle il ne concède aucune valeur :

Il m'est extrêmement désagréable de déclarer, écrit-il, que dans le monde de la littérature canadienne-française, ma familiarité séjourne plus qu'un peu par devoir et métier ; qu'elle n'y trouve pas beaucoup de quoi se nourrir et qu'elle y mange ordinairement très mal. Je dois ajouter qu'elle pourrait s'absenter complètement de ce monde-là sans se sentir privée d'aucun aliment nécessaire (Le Moyne, 1961 : 101).

L'attitude de Gilles Marcotte, en 1962, prend la forme d'une objection immédiate, même si elle n'est pas explicitement destinée à Le Moyne. Dans un bref « Avertissement » qui tient lieu de présentation du recueil, Marcotte écrit :

On voudra bien considérer ce livre comme un témoignage, un acte de foi. L'intérêt que je porte, depuis plusieurs années déjà, à la littérature canadienne-française, n'est pas que le fruit d'une obligation professionnelle. Je crois très profondément que l'effort littéraire accompli dans la province de Québec prodigue les signes d'une évolution *ouverte* [...] Je laisse à d'autres d'attendre le grand livre, le chef-d'œuvre indiscutable, avant d'admettre l'existence possible d'une littérature canadienne-française. Pour moi, je n'ai pas le loisir d'attendre. Des livres, des œuvres existent –

3. Il s'agit de la collection « Constantes », des Éditions HMH, qui a joué un rôle crucial dans l'institutionnalisation de l'essai durant les années 1960. Voir Dumont, 1999.

parfois très imparfaites, réduites à la seule valeur du témoignage ; parfois au seuil de la grandeur – avec lesquelles je veux engager dès maintenant le dialogue (Marcotte, 1962 : 7).

Par le mot « dialogue », Marcotte définit d'entrée de jeu sa pratique de la critique comme une réponse : il s'agit de dynamiser le corpus national en repérant des relations et en leur donnant la forme d'une orientation qui viendrait des œuvres elles-mêmes et non de quelque programme préétabli. La différence d'avec l'approche de Le Moyne se manifeste notamment dans la lecture d'un auteur à qui Le Moyne et Marcotte accordent tous deux une importance capitale : alors que le premier fait de Saint-Denys Garneau une victime du milieu – qui l'aurait « tué », soutient-il (Le Moyne, 1961 : 219) –, le second voit dans son œuvre « une prise de conscience [...] qui promet une vie nouvelle » (Marcotte, 1962 : 242). L'approche est « psychosociale » (Marcotte, 2000 : 27) dans les deux cas mais, alors que Le Moyne voit dans la poésie de Garneau les symptômes d'un étouffement atavique, Marcotte cherche obstinément les signes intertextuels d'un épanouissement.

C'est d'ailleurs le récit de cet épanouissement que met en place le recueil, organisé en fonction d'une nouvelle configuration historique équivalant à une victoire progressive. Alors qu'une étude des poètes Alfred Garneau et Albert Lozeau, datée de 1955, évoque « nos inquiétudes d'aujourd'hui devant une vie qui n'est pas tout à fait conquise » (Marcotte, 1962 : 97), le recueil se clôt sur une étude de 1962 portant sur une œuvre contemporaine, qui se termine par cette phrase : « L'œuvre de Roland Giguère est celle de la vie conquise » (Marcotte, 1962 : 293). Au fil des études, résume Robert Dion, la littérature nationale « s'édifie peu à peu, chaque génération profitant des modestes victoires de la précédente [...] [selon] une vision téléologique de la littérature [...] qui n'aspire pas tant à faire son unité autour de certains thèmes qu'à faire celle de l'homme d'ici' » (Dion, 1999 : 65-66). La plupart des jeunes critiques qui viendront après Marcotte, même si certains s'en prendront à lui comme à un représentant du monde ancien, imposeront et l'architecture et l'orientation vers le présent mises en place par Marcotte. Or, celui-ci mettra radicalement en question, dans les années suivantes, les perspectives qui ont été les siennes et l'institution qu'il a contribué à édifier.

## AUTOCRITIQUE DE L'INSTITUTION

Au moment où il réunit un certain nombre d'articles pour composer *Littérature et circonstances* en 1989, Gilles Marcotte essaie de cerner les principaux enjeux de son travail des années précédentes (l'article le plus ancien est de 1968 et les autres datent des années 1970 et 1980). Ici, la recherche d'un sens global est tenue à distance, comme le souligne le titre, qui oppose le pluriel et l'arbitraire des circonstances à l'unité que le critique cherchait jadis à établir. Les articles sont répartis en deux ensembles distincts : « Histoire, institutions, thématiques » et « Écrire ». Cette dernière partie réunit des lectures d'œuvres qu'il s'agit en quelque sorte de « préserver » des vues d'ensemble de la première partie. Par rapport à *Une littérature qui se fait*, un certain éparpillement s'affiche donc en même temps qu'une frontière entre l'angle collectif et la singularité des œuvres. Cela révèle d'abord un malaise à l'égard de la littérature nationale telle qu'elle s'est développée depuis la parution du premier ouvrage critique de Marcotte.

La brève présentation de *Littérature et circonstances* est centrée sur la question du rapport entre la littérature et la collectivité. Au début de ce texte, le critique refuse de séparer la littérature de la « vie commune » (Marcotte, 1989 : 9), conformément à la manière d'*Une littérature qui se fait* mais, dans les premières lignes, il affirme aussi le caractère « irréductible » de « l'expression personnelle » (Marcotte, 1989 : 11). Du point de vue de la médiation, on peut dire qu'il s'agit du problème fondamental soulevé dans *Littérature et circonstances*. S'appuyant sur la « positivité » des propositions de Fernand Dumont dans *Les idéologies* (1974), Marcotte estime que sur le terrain de l'idéologie, la littérature peut mettre au jour « la limite ou l'impensé d'un discours sans, pour autant, le déclarer faux ou illusoire » (Marcotte, 1989 : 10). Il y aurait donc une tension fertile entre la critique opérée par la littérature et l'orientation idéologique de la communauté. Cette tension, Marcotte la cherche dans les œuvres, celle d'André Langevin, par exemple, qui, estime-t-il, « reproduit les structures essentielles de l'idéologie citélibriste et fait réagir contre elle en quelque sorte cela même qu'elle a dû écarter pour se constituer comme idéologie » (Marcotte, 1989 : 10).

Dans le cadre de ce travail de médiation entre le singulier et le collectif, Marcotte achoppe sur l'institution, réussite qu'il perçoit d'abord comme un obstacle. Dans « Institution et courant d'air », le premier chapitre de la première partie, il pose le diagnostic selon lequel, au Québec, l'institution « précède les œuvres » (Marcotte, 1989 : 17). Cette formule réunit deux constats : le projet institutionnel, au Québec, a précédé historiquement les œuvres accomplies, mais aussi, la réalité institutionnelle reste plus valorisée que les textes littéraires eux-mêmes. L'architecture du recueil reflète ce diagnostic, la deuxième partie, consacrée aux œuvres, occupe deux fois moins d'espace que la première, d'abord centrée sur la littérature québécoise comme ensemble. La remise en question du poids de l'institution concerne ainsi à la fois la réalité québécoise et le travail du critique.

Dans les études regroupées dans la première partie, Marcotte assume et interroge à la fois ce qu'il observe, ici encore au nom de la communauté nationale dont il se fait l'accompagnateur (auto)critique. Par exemple, dans une étude sur la critique littéraire québécoise des années 1930, il cite un texte de Robert Élie et adopte d'emblée le point de vue du « lecteur contemporain ». « Ce texte peut sembler vague, flou ; un lecteur d'aujourd'hui le trouvera peut-être même dépassé » (Marcotte, 1989 : 60), écrit-il d'abord, proposant ensuite de superposer à cette réaction, qu'il endosse, un examen plus poussé qui vise une meilleure compréhension de l'époque dans laquelle le texte d'Élie s'inscrivait. Il s'agit donc ici de formuler une lecture commune et de la prolonger par un examen critique, lequel établit, en l'occurrence, une médiation entre tradition et modernité. L'examen de la littérature nationale développé dans la première partie de *Littérature et circonstances* multiplie de telles corrélations, en signalant les ouvertures que recèlent les œuvres et en les situant toujours dans le contexte ou dans l'intertexte national. Cette perspective, relativisée par la critique initiale du poids disproportionné de l'institution, appelle en complément une approche individuelle des textes.

Les études de la seconde partie sont consacrées à dix auteurs québécois et français : Octave Crémazie, Victor Barbeau, Claude Jasmin, Jacques Ferron, Jacques Brault, René Char, Arthur Rimbaud,

Jacques Poulin, André Belleau et Lauréatmont. Même si elles se font sous le signe du portrait individuel (sauf la dernière, qui prend valeur de synthèse en regard de l'ensemble du volume), les études qui portent sur des écrivains québécois tissent constamment des liens avec la problématique de la littérature nationale abordée dans la première partie du livre, comme si le critique était sans cesse poussé vers la manière dont il tente de se dégager. Par exemple, Crémazie est d'emblée situé dans son milieu, par rapport aux poètes canadiens-français de son temps et par rapport à l'abbé Casgrain (Marcotte, 1989 : 211), alors que l'écriture de Jacques Ferron est ultimement renvoyée aux projets de Crémazie (Marcotte, 1989 : 258). Par ailleurs, méditant sur la modernité de Lauréatmont, Marcotte cite Maurice Blanchot qui évoque « la richesse et la misère, l'orgueil et l'humilité, l'extrême divulgation et l'extrême solitude [du] travail littéraire » (Blanchot, 1959 : 367) et passe brusquement à l'exemple québécois pour illustrer « l'opposition entre la littérature-institution et ce que Blanchot appelle le 'travail littéraire' » (Marcotte, 1989 : 330). Ainsi, au bout du compte, bien que l'idéologie permette de réconcilier d'une certaine façon les dimensions collectives et l'écriture littéraire dans la mesure où elles peuvent se relancer l'une l'autre, il reste que la littérature québécoise est aussi un monument institutionnel qui fige « les impératifs de la collectivité » (Marcotte, 1989 : 330) en les opposant à « l'extrême solitude » de l'écriture évoquée par Blanchot. C'est cette dimension singulière du « travail littéraire », contrarié par la réussite institutionnelle, que Marcotte veut faire valoir dans *Le lecteur de poèmes*, après en avoir posé la nécessité dans *Littérature et circonstances*.

## LA MÉDIATION DU TEXTE LITTÉRAIRE

*Le lecteur de poèmes* réunit par son titre la singularité du lecteur et la pluralité des poèmes, deux antidotes aux perspectives nationales qui collectivisent la lecture et qui privilégient le discours commun. L'approche de la singularité des textes se présente comme un apprentissage : Marcotte évoque l'exercice de l'« explication de texte », « lecture plus détaillée, plus exigeante ; elle invite à lire, ajoute-t-il, dans le texte, au-delà de ce qu'il raconte, ce qu'il est en

tant que texte littéraire, que poème » (Marcotte, 2000 : 25-26). Cet exercice remet ouvertement en question la pratique antérieure :

Je ne suis plus dans le livre qu'on se prépare à lire, le critique qui, en parlant [des poètes québécois], faisait l'histoire de la poésie québécoise. Je ne puis ni ne veux les extraire complètement de l'histoire dont ils font partie, mais je les protège contre elle, ses ambitions parfois demesurées, je les sors d'un protrait commun qui les privait dans une certaine mesure de l'irréductible de leur entreprise (Marcotte, 2000 : 30).

Plusieurs des lectures sont d'ailleurs des relectures où Marcotte prend jusqu'à un certain point le contre-pied des interprétations qu'il a déjà proposées.

Il arrive au critique – qui « ne veut ni ne peut » s'en empêcher – de lire les poèmes considérés en fonction des liens qu'ils entretiennent avec la littérature nationale ou avec la société québécoise. C'est par exemple le cas dans la relecture d'un poème d'Alain Grandbois où Marcotte ne peut éviter la comparaison traditionnelle avec Saint-Denys Garneau et où il insiste sur la dimension idéologique, voyant dans le poème « l'idéologie religieuse qui l'imprègne et qu'il combat » (Marcotte, 2000 : 52), reprenant de la sorte l'approche utilisée pour aborder les romans d'André Langevin dans *Littérature et circonstances*. Il reste que la volonté de lire chaque texte pour lui-même marque l'ensemble des études. Ce programme se manifeste par exemple dans le choix d'un poème d'Anne Hébert qui résiste à la lecture consacrée faisant de cette poésie un temps fort de l'épanouissement de la collectivité. Cette volonté de se dégager du point de vue national se traduit aussi par l'élargissement du corpus à la poésie française, comme dans la seconde partie de *Littérature et circonstances*, ainsi qu'à la poésie américaine (une étude porte sur l'écriture de Wallace Stevens).

Contrairement à *Une littérature qui se fait* et *Littérature et circonstances*, le recueil n'est pas élaboré uniquement à partir de textes déjà publiés. En effet, la moitié des textes sont inédits, de sorte que le critique n'est plus seulement celui qui réagit aux circonstances, mais celui qui prend l'initiative, allant même dans la direction inverse de celle que le milieu l'incite à prendre. Lecteur singulier d'œuvres singulières, cherchant d'abord ce que chaque texte est en tant que texte littéraire, Marcotte découvre, au fil des analyses,

diverses manifestations de « l'indispensable contradiction » (Marcotte, 2000 : 126). C'est dans la mesure où le texte recèle ce qui s'y oppose – élargissement du principe d'abord appliqué aux romans de Langevin du point de vue de l'idéologie – qu'il devient irréductiblement littéraire. Chaque cohabitation des contraires est singulière, mais le principe demeure : le poème est poème parce qu'il « établit les 'dimensions contraires' dans une relation de réciprocité » (Marcotte, 2000 : 83). Ainsi en est-il, par exemple, chez René Char où l'action et le rêve « maintiennent dressées leurs exigences contradictoires » (2000 : 86), ou chez Pierre Jean Jouve où l'écriture « se refuse de parvenir à un terme, restant toujours en deçà d'une perfection qu'elle appelle et désigne puissamment, faisant de cette distance même, sans cesse parcourue, le lieu du poème » (Marcotte, 2000 : 165).

Marcotte reporte ainsi le travail de médiation du côté de la littérature elle-même. Ce n'est pas tant le critique qui, par sa réponse, crée des liens ou des oppositions, comme c'était le cas dans *Une littérature qui se fait* et dans *Littérature et circonstances*, que la poésie qui les met en place, le « lecteur » se bornant à les cerner par une observation attentive que Marcotte distingue de la critique : « J'ai longtemps pratiqué la critique ; il me semble que je deviens, chaque jour plus exclusivement, lecteur. Je finis peut-être par là où d'autres, les véritables amateurs de poésie, ont commencé » (Marcotte, 2000 : 32). Mais si le lecteur collectif de jadis est remplacé par un lecteur « véritable » qui ne lit au nom de personne, Marcotte ne renie pas pour autant son ancienne pratique de la critique ; il la complète plutôt, comme le montre clairement le long texte de présentation, intitulé « Autobiographie d'un non-poète », où il revient sur son itinéraire.

Dans ce texte liminaire, Gilles Marcotte présente son parcours personnel en insistant constamment sur les caractéristiques du milieu canadien-français, reprenant ainsi, pour aborder sa propre situation, l'angle qu'il adoptait auparavant pour étudier les œuvres. Plus encore : c'est en regard de deux balises institutionnelles, la revue *Cité libre* et les Éditions de l'Hexagone, que son œuvre de critique prendrait toute sa signification :

je serais en retrait, ou plus justement dans la contradiction : trop près de *Cité libre* pour partager les opinions politiques des 'jeunes poètes' ; trop près de ces derniers pour ne pas déplorer l'absence, à *Cité libre*, d'une attention aux demandes de l'imaginaire (Marcotte, 2000 : 20).

Cet autoportrait du critique en médiateur réunit le parcours individuel, l'histoire nationale et la littérature par la tension des contraires. La « nécessité d'un rapport entre la poésie et la prose du monde » (Marcotte, 2000 : 19) s'avère la leçon essentielle que Marcotte tire de son expérience de critique et de lecteur. *Le lecteur de poèmes* travaille à alimenter cette relation, en valorisant non seulement la singularité menacée par la collectivité, mais encore la négativité comme contrepoids nécessaire à l'enthousiasme d'*Une littérature qui se fait* : « Partagés entre le goût de la célébration collective et celui de la lamentation, écrit Marcotte au sujet de la collectivité québécoise, nous avons mis beaucoup de temps à comprendre les vertus du négatif » (Marcotte, 2000 : 27). Ces vertus, il les reconnaît au premier chef dans la poésie de Saint-Denys Garneau (Marcotte, 2000 : 26-28) qui relie les différentes étapes de l'œuvre du critique, lequel aurait successivement exploré les dimensions positives et négatives que l'écriture de Garneau unit constamment, étant axée sur le « principe de réciprocité » qui, pour Marcotte, définit la nécessaire<sup>4</sup> médiation littéraire.

---

4. Pour marquer cette nécessité, Marcotte (2000 : 34), de peur « de s'enliser dans la prétention, l'à-peu-près, le sermon », cède la parole à Joseph Brodsky : « la poésie est la forme suprême de la parole dans toutes les cultures. En ne lisant pas ou en n'écoutant pas ses poètes, une société se condamne à des modes inférieurs d'expression – ceux du politicien, ou du vendeur, ou du charlatan –, en somme aux siens propres. En d'autres mots, elle trahit son propre potentiel d'évolution » (Brodsky, 1997 : 205 [traduction de Gilles Marcotte]).

## Références

- Blanchot, Maurice (1959), *Le livre à venir*, Paris, Gallimard
- Brodsky, Joseph (1997), *On Grief and Reason*, New York, The Noonday Press, Farrar, Strauss et Giroux.
- Casgrain, Henri-Raymond (1884), *Œuvres complètes*, tome I, Montréal, Beauchemin et Valois.
- Caune, Jean (1999), *Pour une éthique de la médiation. Le sens des pratiques culturelles*, Grenoble, Les Presses universitaires de Grenoble.
- Charbonneau, Alain, et Geneviève Scotte (1996), *Écrits de Gilles Marcotte. Bibliographie 1948-1995*, Montréal, Centre d'études québécoises du Département d'études françaises de l'Université de Montréal (coll. Cahiers de recherche, 7).
- Dion, Robert (1999), « Une littérature qui se fait (1962), de Gilles Marcotte. La critique des commencements », dans François Dumont (dir.), *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene (coll. Cahier du CRELIQ, 25), p. 57-74.
- Dumont, Fernand (1974), *Les idéologies*, Paris, PUF (coll. Sup).
- Dumont, François (dir.) (1999), *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene (coll. Cahier du CRELIQ, 25).
- Le Moynes, Jean (1961), *Convergences*, Montréal, HMH (coll. Constantes, 1).
- Marcotte, Gilles (1962), *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH (coll. Constantes, 2).
- Marcotte, Gilles (1976), *Le roman à l'imparfait. Essais sur le roman québécois d'aujourd'hui*, Montréal, La Presse.
- Marcotte, Gilles (1989), *Littérature et circonstances*, Montréal, l'Hexagone (coll. Essais littéraires).
- Marcotte, Gilles (2000), *Le lecteur de poèmes*, Montréal, Boréal.
- Popovic, Pierre (1996), *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber (coll. De vive voix).
- Roy, Camille (1907), *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau.